

Visiteurs français de marque à Québec (1800-1850)

Antoine Roy, M.S.R.C.

Numéro 21, 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079992ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079992ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (1956). Visiteurs français de marque à Québec (1800-1850). *Les Cahiers des Dix*, (21), 223–235. <https://doi.org/10.7202/1079992ar>

Visiteurs français de marque à Québec (1800-1850)

Par ANTOINE ROY, M.S.R.C.

L'abbé Nicolas-Aubin Thorel (1801)

En octobre 1801, la frégate anglaise *Resistance*, capitaine H. Digby, arrivait dans le port de Québec. Partie de Portsmouth en août pour escorter un convoi de navires marchands, elle avait rencontré sur sa route un navire français, l'avait attaqué et s'en était emparé. Dix prêtres français se trouvaient à bord du navire capturé. Ils furent embarqués sur la *Resistance* et durent faire le voyage de Québec. Pendant le trajet, une maladie contagieuse se déclara à bord de la frégate anglaise et l'abbé Thorel, faible de constitution, fut bientôt aux portes de la mort. Une fois dans le port de Québec, les prêtres français écrivirent à Mgr Plessis, alors coadjuteur de Mgr Denaut, et le supplièrent de s'intéresser à leur sort. Mgr Plessis multiplia les démarches en faveur de ces malheureux mais ne put rien obtenir. Les dispositions du gouvernement anglais étaient alors nettement hostiles aux prêtres français par suite de la lutte entreprise contre Napoléon. L'abbé Thorel était mourant et, à la fin, Mgr Plessis réussit à le faire sortir de sa prison pour le confier aux soins des Hospitalières de l'Hôpital Général. Le pauvre prêtre était dans un état pitoyable lorsqu'il y arriva. L'annaliste du monastère écrit: « Si cette misère fut un sujet de peine pour nous, elle n'en fut pas moins un sujet de grande édification, en voyant la constance et la résignation avec lesquelles ce vertueux ecclésiastique supportait ses maux, rendant ainsi hommage à notre sainte religion ». Malgré les bons soins qu'on lui donna à l'Hôpital Général, l'abbé Thorel ne put se remettre. La maladie et les privations l'avaient épuisé avant d'entrer dans cette maison. Il décéda le 22 janvier 1802. Il avait passé un peu plus de trois mois à l'Hôpital Général.

Monseigneur Benoît Flaget, évêque de Bardstown (1818)

Mgr Flaget, né en France, arriva aux États-Unis en 1792 et fut aussitôt envoyé comme missionnaire dans le Kentucky, avec son

compagnon de voyage, M. Badin. Cette vaste contrée ne comptait alors qu'environ trois cents familles catholiques dispersées dans toutes les directions. Un seul catholique se trouvait à Bardstown qui dix-huit ans plus tard devait être le siège d'un évêché. C'est en 1810 que M. Benoit Flaget fut appelé à l'épiscopat comme premier évêque de Bardstown. Mgr Flaget fut évêque pendant quarante ans et il fit énormément de bien tant par ses initiatives et son travail que par sa vie toute de sainteté. En 1841, le siège épiscopal de Mgr Flaget fut transporté à Louisville et c'est là qu'il décéda le 11 février 1850.

Pendant sa longue vie épiscopale, Mgr Flaget avait souvent correspondu avec les évêques de Québec et, en 1818, il se donna la consolation de venir visiter Mgr Plessis à Québec. Sa réputation de sainteté était déjà répandue ici et il fut accueilli avec beaucoup d'édification par le clergé et les communautés de Québec. Le *Récit des Ursulines de Québec* dit de lui: « Nous fûmes extrêmement édifiées de la conversation de ce prélat, dont la vie est tout apostolique ». Pendant ses quarante et quelques années d'épiscopat, Mgr Flaget ne fit qu'un voyage en Europe. Il se rendit auprès du Saint-Siège en 1835, et il resta quatre années en France et en Italie dans les intérêts de son immense diocèse, quêtant en faveur de ses missions et de la Propagation de la Foi.

Le Cardinal de Cheverus (1822)

Mgr Plessis et Mgr de Cheverus, premier évêque de Boston, étaient de grands amis. Leur correspondance en fait foi. Mgr Plessis se rendit à Boston pour faire la connaissance personnelle de Mgr de Cheverus. Celui-ci lui rendit sa visite à Québec au cours de l'année 1822. Pendant son séjour dans la capitale, Mgr de Cheverus ne manqua pas de se rendre au monastère des Ursulines, car il était le père et le protecteur des Ursulines de Boston. Le *Récit des Ursulines* note le passage de l'évêque de Boston au monastère avec grande joie. « Il a officié pontificalement à la messe, chanté le salut et prêché à la grande satisfaction et édification de toutes les personnes qui ont eu l'avantage de l'entendre. Mgr notre prélat (Mgr Plessis) a fait servir ses ornements en cette occasion, et c'est la première fois qu'ils ont servi à autre qu'à lui-même. Au moment de la grand'messe, Mgr Plessis observa que le fauteuil épiscopal ne répondait pas aux ornements. Il envoya chercher le sien à la cathédrale, disant qu'il voulait

que Mgr de Boston fut servi avec splendeur ». Mgr de Cheverus, né en France, était arrivé à Boston en 1796. Quatorze ans plus tard il devenait premier évêque de Boston.

C'est une année après sa visite à Québec que Mgr de Cheverus laissa l'Amérique pour aller occuper en France le siège de Montauban. Bientôt promu à l'archevêché de Bordeaux, il fut appelé par le Saint Père au collège cardinalice en 1836. On dit que sous la pourpre, l'ancien évêque de Boston resta l'homme simple, dévoué, facile d'accès que l'on avait connu et aimé à Québec.

L'abbé Gabriel Richard (1824)

L'abbé Gabriel Richard est probablement le seul prêtre catholique qui ait été membre du Congrès des États-Unis. Et, ce qui est également étonnant, c'est qu'il était français et parlait très difficilement la langue anglaise. Né à Saintes le 15 octobre 1764, il entra chez les Messieurs de Saint-Sulpice et reçut les ordres sacrés en 1790. Il passa en Amérique en 1792 et fut d'abord professeur au Séminaire Sainte-Marie, à Baltimore. Son évêque lui confia, quelques années plus tard, la desserte des catholiques des Illinois, avec siège de ses missions à Kaskaskia. En 1798, l'abbé Richard passait à Détroit comme missionnaire des nombreux Canadiens établis dans cette ville et dans les environs. Le Père Richard, comme on l'appelait là-bas, fit à Détroit une œuvre qui le rendit bientôt populaire dans toutes les classes de la population. Il avait bâti presque sans ressources une église dédiée à Sainte-Anne et c'est pour payer les dettes contractées pour l'édification de ce temple qu'il consentit à se porter candidat au Congrès. L'élection eut lieu en 1823, et l'abbé Richard fut élu sur cinq candidats de langue anglaise. « Son apparition à la Chambre des représentants, dit l'abbé White, fit sensation; sa conduite commanda le respect de tous. Sobre de paroles, il s'exprimait toujours avec sagesse et il rendit de grands services à ses commettants et à l'Union ».

L'abbé Richard était donc membre du Congrès des États-Unis lorsqu'il passa à Québec en août 1824. Les Annales des Ursulines de Québec notent ainsi la visite de M. Richard à Québec: « Le 8 août, fête de nos saintes reliques, M. Richard se trouvant à Québec nous a chanté la grand'messe et a prêché à l'entière satisfaction de son auditoire. Puis, passant de chez nous à la paroisse (la cathédrale) il exalta avec une ferveur toute nouvelle le culte dû aux Saints Martyrs. On

peut dire que ce vertueux missionnaire est tout de feu et que la gloire de Dieu le consume ». Les Annales des Ursulines ajoutent: « Nous lui avons fait une aumône pour aider à bâtir l'église de sa mission, dédiée à sainte Anne, et l'avons aussi pourvu d'un petit assortiment de linge d'autel ». Ce fut là la seule visite de l'abbé Richard à Québec. Il continua à se dépenser pour ses ouailles de Détroit où il mourut en 1832.

Le baron de Mareuil (1827)

Le baron de Mareuil fut, croyons-nous, le premier ambassadeur de la France aux États-Unis reçu officiellement au Canada. En effet, de 1759 à la chute de Napoléon 1er, les relations entre la France et l'Angleterre avaient été plutôt froides quand les deux pays n'étaient pas en guerre.

La *Gazette de Québec* du 11 juin 1827 raconte ainsi la visite du baron de Mareuil à Québec: « M. le baron de Mareuil, ambassadeur de France auprès du gouvernement des États-Unis, est arrivé ici avant-hier samedi, de Montréal, avec sa famille et sa suite. S. Exc. a été reçue à l'entrée du château Saint-Louis, où on lui avait préparé des appartements, par une garde d'honneur avec musique. Hier dans la matinée, elle a entendu la messe à l'église cathédrale, et dans l'après-midi elle a été sur l'Esplanade près de la porte Saint-Louis, où les troupes ont paradé ».

Qui était le baron de Mareuil? Les encyclopédies et les dictionnaires biographiques le passent sous silence avec une attristante unanimité.

Le duc de Montebello (1828)

Jean Lannes se couvrit de gloire dans toutes les campagnes qu'il fit sous Napoléon et celui-ci le fit duc de Montebello et maréchal de France. A la bataille d'Essling, le 22 mai 1809, le maréchal Lannes eut les deux jambes fracassées par un boulet. Il mourut quelques jours après. Napoléon lui décerna les honneurs du Panthéon et déclara plus tard à Sainte-Hélène qu'il était infiniment supérieur à Moreau et à Soult. C'est le fils aîné de ce grand soldat, Napoléon-Auguste, duc de Montebello, né à Paris le 30 juillet 1801, qui vint à Québec en octobre 1828. La *Gazette de Québec* du 9 octobre 1828 disait à son sujet: « Le duc de Montebello, pair de France, fils de feu le maréchal Lannes, l'un des généraux les plus distingués de Napoléon, arriva ici

samedi, après un tour dans l'état de New-York, à Niagara et dans le Haut-Canada. Il est parti mardi pour Norfolk, d'où une frégate française, qui devait faire voile de France le 1er septembre, le transportera lui et M. Debesson à l'Amérique Méridionale. Celui-ci est engagé par le ministère comme agent visiteur de tous les gouvernements de l'Amérique du Sud. Ils vont prendre une année à visiter presque toutes les parties du continent de l'Amérique Septentrionale ».

De retour en France, le duc de Montebello fut quelque temps attaché à l'ambassade de Rome, sous Chateaubriand. Plus tard, il se rallia au gouvernement de Juillet et représenta la France au Danemark (1833), en Prusse (1833), en Suisse (1836). Appelé au ministère des affaires étrangères en avril 1839, il n'y resta que quelques semaines. Il fut ensuite chargé du ministère de la marine et des colonies. Écarté des affaires à la chute de Louis-Philippe, il fut envoyé à l'Assemblée législative par le département de la Marne. Le duc de Montebello protesta contre le coup d'état du 2 décembre 1851, mais il se rallia plus tard à l'Empire qu'il représenta à Saint-Petersbourg de 1858 à 1866. Nommé sénateur le 5 octobre 1867, le duc de Montebello décéda à Mareuil-sur-Ay (Marne) le 18 juillet 1874. Notre paroisse de Montebello, près d'Ottawa, a-t-elle pris son nom du duc de Montebello ? Nous le croyons. Montebello est dans l'ancienne seigneurie de la Petite-Nation qui appartenait à l'honorable Louis-Joseph Papineau. Celui-ci pendant son exil à Paris rencontra le duc de Montebello plusieurs fois et c'est tout probablement en souvenir de son ami qu'il donna ce nom au village de la Petite-Nation, en 1854.

L. Auvray (1830)

L. Auvray était arrivé ici, croyons-nous en 1830, comme chef de cuisine du gouverneur Aylmer. Après le départ de lord Aylmer, Auvray entra à l'emploi de lord Gosford. Lord Gosford quitta à son tour le pays en 1838, et Auvray après avoir servi de cuisinier pendant quelques mois à sir John Colborne se décida alors à ouvrir une boutique de pâtissier sur la rue Saint-Joseph (la rue Garneau d'aujourd'hui), près de la rue Saint-Jean. Nous trouvons son annonce dans un journal de décembre 1838: « Le soussigné, L. Auvray, ci-devant chef de cuisine chez Leurs Excellences les lords Aylmer et Gosford, informe respectueusement la noblesse de Québec et le public en général

qu'il vient d'ouvrir un établissement, qu'il se propose de tenir sur le genre parisien, dans lequel, à toute heure, on trouvera de la soupe à la fausse-tortue, des brioches et petits pâtés chauds. En tout temps, il satisfera aux ordres qu'on voudra bien lui donner concernant sa profession, tant en cuisine qu'en pâtisserie française. Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance trouveront chez lui exactitude et prix modéré. Messieurs les officiers pourront s'y procurer des tablettes de bouillon et des boîtes de fausse-tortue chauffables en cinq minutes sur le premier poêle venu ». La fausse-tortue est un mot que le sieur Auvray avait mis à la mode à Québec d'abord sur les tables des gouverneurs Aylmer et Gosford et que toutes les familles un peu à l'aise voulurent ensuite offrir à leurs invités. Sa boutique fut donc fort achalandée dans les premiers mois de son existence. Mais, malheureusement pour M. Auvray, il était l'ami de Napoléon Aubin et d'Adolphe Jacques, son associé. Ceux-ci fréquentaient son établissement et y amenaient leurs amis qui étaient presque tous des ennemis du gouvernement. Le 2 janvier 1839, une descente de police avait lieu à l'imprimerie du *Fantasque*. On saisit la presse et le matériel d'imprimerie qui furent transportés au palais de justice. Les sbires avaient en mains des mandats du gouverneur pour les arrestations de Aubin et de Jacques. Les associés étaient absents. On se rendit immédiatement à la pâtisserie d'Auvray et c'est là que Jacques fut arrêté. Quant à Aubin, on le fit prisonnier quelques minutes plus tard. T. A. Young ne voulut pas séparer de si bons amis, et l'inoffensif Auvray suivit en prison Aubin et Jacques. Le cuisinier-pâtissier fut remis en liberté quelques jours plus tard. Mais cette aventure avait nui considérablement à son établissement et il dut quitter Québec quelques mois plus tard.

Firmin Prud'homme (1832)

Certains bibliophiles privilégiés possèdent une brochure assez rare aujourd'hui et qui porte pour titre *Napoléon à Sainte-Hélène. Scènes historiques arrangées par Firmin Prud'homme et représentées pour la première fois sur le théâtre de Montréal le 28 décembre 1831.*⁽¹⁾ Firmin Prud'homme était un acteur français, ancien élève de Talma, qui vécut quelques années à Montréal. En février 1832, Prud'homme donna une représentation à Québec. Le *Canadien* du 15 février 1832

⁽¹⁾ Montréal; Des presses de Ludger Duvernay, Imprimerie de la Minerve, 1831, 16p. in-8.

disait: « Nous avons à annoncer aux amateurs de théâtre que M. Prud'homme a pris des arrangements avec les propriétaires du Théâtre Royal (rue des Jardins), et qu'ils auront sous peu le plaisir de voir pour la première fois en ce pays un acteur tragique très distingué. Nous apprenons que le théâtre a été réparé et embelli de manière à rendre la représentation en tout parfaite ». M. Prud'homme donna sa représentation le 25 février 1832. Il joua la tragédie de Shakespeare, *Hamlet*, traduite ou imitée par Ducis. M. Prud'homme remplissait le rôle titre, et la plupart des autres acteurs étaient des amateurs de Québec exercés par M. Prud'homme lui-même. On joua également *Napoléon à Sainte-Hélène* et la comédie de Scribe *La famille du Baron*. Cette dernière pièce déplut à un rédacteur de la *Gazette de Québec* qui assistait à la représentation. Le 29 février 1832, il écrivait dans son journal: « M. Prud'homme et les amateurs canadiens ont donné hier soir leur représentation de *Hamlet*, tragédie imitée de Shakespeare par Ducis, suivie de *La Famille du Baron*, petite pièce en deux actes. L'auditoire était nombreux. Son Excellence et lady Aylmer y assistèrent, avec un assez grand nombre de familles canadiennes dans les loges. Le parterre était rempli presque entièrement d'un auditoire canadien. » Il critiquait un peu le jeu de l'acteur Prud'homme en affirmant qu'il n'était pas naturel, puis disait: « Nous ne pouvons féliciter les amateurs sur leur choix de la petite pièce intitulée *La famille du Baron*. Elle ne récite que des aventures peu saillantes; les bons mots n'en sont pas fort brillants, quoique de temps à autre assez impudiques. On se propose sans doute un but dans une représentation, et le scandale d'outrager le clergé quoiqu'il peut rencontrer quelque appui chez la population oisive rassemblée de toutes les parties du monde à Paris, n'est ni de bon goût ni utile en Canada ». M. Prud'homme, froissé sans doute de cette critique, retourna à Montréal sans donner d'autre représentation. Il revint à Québec en novembre 1839 puisque nous le voyons *déclamer un morceau* dans une soirée d'amateur. Il eut même quelques ennuis. En effet, Aubin écrivait dans son *Fantasque* le 13 novembre 1839: « que de mesquines tracasseries l'avaient forcé de partir de Québec sans favoriser cette ville d'une représentation ». « Les amateurs de Québec, ajoutait Aubin, espèrent que M. Prud'homme changera de résolution et tentera encore de satisfaire à l'impatience publique. Il va sans dire que les barbares inhospitaliers qui sont cause du départ de M. Prud'homme ont déjà honte de leurs viles menées. »

Michel Chevalier (1834)

Michel Chevalier eut en son temps une certaine renommée et *La Grande Encyclopédie* qui, en bien des cas, fait l'histoire des empereurs et des rois en quelques lignes, lui consacre trois colonnes. Né à Limoges le 13 janvier 1806, Chevalier passa par l'École Polytechnique et fut pendant quelque temps ingénieur des mines. Il se jeta ensuite à corps perdu dans le saint-simonisme, ce qui lui valut une condamnation à la prison.

Thiers, qui l'appréciait, le chargea, en 1833, d'une mission aux États-Unis. Il devait y étudier les voies de communications. Cette mission dura trois années et il revint en France avec une abondante documentation. Pendant son voyage aux États-Unis, Chevalier avait adressé au *Journal des Débats* une série de Lettres qu'il réunit en volume sous le titre de *Lettres sur l'Amérique du Nord*. Cet ouvrage le rendit célèbre et Alexandre de Humboldt en fit de grands éloges.

Michel Chevalier visita Québec et toute la province au cours de l'été de 1834. Il dit quelque part que les Anglais, conquérants du Canada, n'ont rien changé au système établi par les Français. « Le Canada a fleuri, dit-il, et la population s'y est multipliée au sein d'une douce aisance. Je n'ai vu nulle part rien qui offrit mieux l'image de l'*aurea mediocritas* que les jolis villages des bords du Saint-Laurent. Ce n'est pas l'ambitieuse prospérité des États-Unis; c'est quelque chose de beaucoup plus modeste; mais s'il y a moins d'éclat, en revanche il y a plus de contentement et de bonheur. Le Canada m'a rappelé la Suisse: c'est la même physionomie de satisfaction calme et de jouissances paisibles. On parlerait du Canada, s'il n'était pas à côté du colosse anglo-américain; on citerait ses développements, sans les prodiges des États-Unis ».

Chevalier écrivait ces lignes en 1835 juste au moment où Papineau tonnait le plus fort contre la tyrannie de l'Angleterre. Nous étions heureux sans le savoir !

Mgr Charles-Auguste Marie de Forbin-Janson (1840)

Mgr de Forbin-Janson appartenait à une grande et vieille famille française qui avait pour devise: *J'ai fait le Roi comte et le comte m'a fait roi*, en souvenir des pouvoirs délégués au comte Palamède Forbin par Louis XI. Il était né à Paris le 3 novembre 1785, et fut nommé

tout jeune auditeur au Conseil d'État par Napoléon 1er. Il embrassa plus tard la prêtrise et fut nommé évêque de Nancy et de Toul le 20 février 1824. La Révolution de Juillet 1830 le força à s'exiler. Il rentra à Nancy en 1832 et y resta jusqu'en 1839. C'est à la fin de cette année qu'il passa aux États-Unis pour y établir une maison des Pères de la Miséricorde, congrégation qu'il avait fondée. Au cours de ce voyage il apprit que la Province de Québec était presque entièrement française. Il décida alors de la visiter et prêcha des retraites à Québec, à Montréal et dans plusieurs autres paroisses de la Province. Mgr de Forbin-Janson retourna en Europe à la fin de 1840. Il organisa un peu plus tard l'Oeuvre de la Sainte-Enfance (1843) et décéda près de Marseille le 11 juillet 1844.

Québec doit plus qu'un souvenir à Mgr de Forbin-Janson. Il y prêcha deux grandes retraites et fut l'inspirateur d'une Société de Tempérance qui tira des centaines de familles de la misère. Mgr de Forbin-Janson arriva à Québec par le *British America* le 3 septembre 1840. Il prononça son premier sermon à la cathédrale le 6 septembre et conquit tout de suite l'admiration et la sympathie de son auditoire. A chacun des exercices de cette retraite qui dura quinze jours, la cathédrale se remplissait d'une grande foule avide d'entendre l'éloquent orateur. A l'issue de la retraite, le 28 septembre, les paroissiens de Québec présentèrent une adresse à l'évêque de Nancy qui l'année suivante revint à Québec pour prêcher la retraite ecclésiastique. Elle eut autant de succès que la retraite de l'année précédente. Pendant son séjour à Québec Mgr de Forbin-Janson s'occupa également de l'établissement des Frères des Écoles Chrétiennes dans le diocèse.

Jean-Jacques Audubon (1842)

Jean-Jacques Audubon, d'origine française, était né à la Louisiane le 4 mai 1780. Après avoir passé trois années à Paris pour terminer ses études, il revint se fixer en Pennsylvanie où il put étudier les mœurs des oiseaux et les dessiner d'après nature. En 1826, il retourne en Europe où il fait la connaissance des grands naturalistes Cuvier et Humboldt, puis il se rend à Londres pour publier son fameux ouvrage *The Birds of America*, ce qui l'occupe onze années (1828-1839). L'édition originale de cet ouvrage est aujourd'hui d'une grande rareté et se vend un prix fort élevé.

C'est en 1842 que le grand naturaliste vint à Québec pour étudier sur place nos oiseaux canadiens. Sir James-M. LeMoine écrit dans ses *Birds of Canada* qu'Audubon fut pendant plusieurs semaines l'hôte de M. Martin, qui résidait rue Saint-Pierre. Que faisait ce M. Martin ? Sir James-M. LeMoine nous dit qu'il était taxidermiste et connaissait parfaitement les oiseaux de la région de Québec. En laissant Québec, Audubon offrit à son ami un exemplaire de son bel ouvrage *The Birds of America*.

L'abbé Brasseur de Bourbourg (1845)

A l'automne de 1845, l'abbé Brasseur de Bourbourg, originaire de France, se présentait au séminaire de Québec. Sa carte de visite portait: L'abbé Brasseur de Bourbourg, vicaire général de Boston, membre de plusieurs sociétés savantes d'Europe et d'Amérique. L'abbé fut accueilli au séminaire avec une hospitalité toute sacerdotale. Il méditait un grand ouvrage sur l'église du Canada et ses missions. Durant l'hiver qu'il passa à Québec, l'abbé Brasseur de Bourbourg eut accès aux archives de l'Archevêché et du Séminaire et, apparemment, travailla rondement. Il trouva cependant les loisirs de donner quelques leçons d'histoire ecclésiastique aux élèves du Séminaire de Québec. Les malins prétendent que ces leçons étaient surtout tirées du grand ouvrage de Rohrbacher. Le savant abbé retourna ensuite en France où son livre parut, en 1852, sous le titre: *Histoire du Canada, de son Eglise et de ses Missions*. Publié sous les auspices de la Société Saint-Victor pour la propagation des bons livres, il portait une approbation de Mgr Parisi, l'éminent évêque d'Arras. Quelle ne fut pas la stupéfaction de Mgr Turgeon et des prêtres du Séminaire de Québec lorsque l'ouvrage de l'abbé Brasseur de Bourbourg leur arriva. Plutôt un pamphlet qu'une histoire, ce livre attaquait les personnages les plus vénérés de notre histoire religieuse. L'abbé Ferland fut aussitôt chargé de réfuter ce livre injurieux et sa brochure parut en 1853 ⁽¹⁾. Notre savant historien n'eut pas de peine à démolir la prétendue *Histoire* de l'abbé Brasseur de Bourbourg. Il disait: « Au jugement de quiconque connaît tant soit peu l'histoire du Canada, ce travail est tellement défiguré par les omissions, les inexactitudes, les bévues grossières, les appréciations

(1) *Observations sur un ouvrage intitulé « Histoire du Canada, etc. », par M. l'Abbé Brasseur de Bourbourg. Québec. 1853, 79p. in-8.*

fausses, que pour celui qui n'a déjà étudié l'histoire de notre pays, il est impossible d'y démêler le vrai d'avec le faux. Les dates sont souvent jetées au hasard, les faits dénaturés, les hommes jugés avec une partialité qui dénote la légèreté et la mauvaise humeur ». Mgr Parisi, qui avait été trompé, retira son approbation au livre de l'abbé Brasseur de Bourbourg et le *Correspondant* et l'*Univers* de Louis Veuillot mirent enfin leurs lecteurs en garde contre cet ouvrage.

Mgr de Charbonnel (1846)

Fils du comte de Charbonnel, Armand-François-Marie de Charbonnel naquit au château de Flachats, dans la Haute-Loire, le 1er décembre 1802, et s'agrégéa à la Société de Saint-Sulpice en 1826. Il fut professeur aux séminaires de Paris, de Bordeaux et de Versailles, puis, en 1839, fut envoyé au séminaire de Baltimore aux États-Unis. L'abbé de Charbonnel fit ensuite partie du séminaire de Montréal de 1840 à 1847. C'est pendant qu'il était à Montréal que M. de Charbonnel fut appelé à prêcher la retraite ecclésiastique du diocèse de Québec en 1846 (du 8 au 16 septembre). L'année suivante, il contractait les fièvres typhoïdes au service des émigrés d'Irlande et dût prendre un repos de trois ans. Il se rendit alors à Rome où Pie IX le préconisa deuxième évêque de Toronto (1850). Son premier acte en arrivant à Toronto fut de verser \$10,000.00 de sa fortune pour lever l'hypothèque qui grevait sa cathédrale. Mgr de Charbonnel fit beaucoup de bien à Toronto. Il y appela les Basiliens pour fonder un collège classique, les Frères des Écoles Chrétiennes pour y donner l'enseignement primaire, les Sœurs de Saint-Joseph pour la formation des filles. En 1860, Mgr de Charbonnel résigna son évêché et reçut le titre d'archevêque de Sozopolis. Il retourna alors en France et se retira chez les Capucins. Il consacra les dernières années de sa vie à la prédication et à l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. C'est à Crest, près de Valence, qu'il décéda, le 25 mars 1891. Grand ami de son successeur à Toronto, Mgr Lynch, Mgr de Charbonnel avait songé pendant un certain temps à venir mourir dans son ancienne ville épiscopale. « Plus d'une fois, écrivait-il, j'ai pensé à aller mourir à Toronto; je lui dois l'épiscopat, il me semble que je lui dois mes os ». Mgr de Charbonnel, pendant qu'il était évêque de Toronto, vint plusieurs fois à Québec et chaque fois il prêcha à la cathédrale.

Adolphe de Puibusque (1847)

Né à Paris le 7 mars 1801, Adolphe de Puibusque fit ses études de droit puis se tourna vers la littérature. Outre de nombreux articles de revues, et quelques livres de législation usuelle, on cite de lui *La mort de Léonard de Vinci*, *Le naufrage du Camoens*, un *Dictionnaire municipal* et une *Histoire comparée des littératures espagnole et française*. Ce dernier ouvrage valut à M. de Puibusque la décoration de commandeur de l'Ordre de Charles III, que lui accorda le roi d'Espagne.

M. de Puibusque avait épousé une Anglaise qui avait des intérêts dans la Province d'Ontario. C'est, croyons-nous, dans le but de retirer certaines créances que M. et Madame de Puibusque passèrent deux ou trois fois au Canada. Leur premier séjour ici eut lieu en 1848. A Québec comme à Montréal, les distingués visiteurs se firent de nombreux amis parmi lesquels on comptait G.-B. Faribault, Jacques Viger, l'honorable P.-J.-O. Chauveau, P.-L. Morin, le peintre Hamel et Octave Crémazie.

Dans les *Causeries des Familles*, de Paris, M. de Puibusque publia le récit d'un voyage en « stage » de Montréal à Québec en plein hiver. Ce récit amusant et coloré fut reproduit dans le *Journal de l'Instruction Publique* de 1862 et obtint un grand succès au Canada. M. de Puibusque s'intéressa toujours à Québec et à tout le Canada. Ami intime de MM. Faribault, il se donnait la peine de visiter fréquemment les boutiques des libraires d'occasion de Paris pour procurer à la Bibliothèque du Parlement les *canadiana* les plus rares. La correspondance échangée entre M. de Puibusque et Faribault est aujourd'hui conservée aux Archives de la Province à Québec. M. de Puibusque décéda à Paris le 31 mai 1863.

Xavier Marmier (1849)

Xavier Marmier, né à Pontarlier (Doubs), le 24 juin 1809, eut très tôt la passion des voyages. Après avoir parcouru très jeune la Suisse, la Hollande et l'Allemagne, il visita la Suède, la Norvège, l'Islande, la Russie et la Pologne. D'abord sous-bibliothécaire à Besançon, il fut de 1840 à 1846 bibliothécaire du ministère de l'Instruction Publique, d'où il passa en qualité de conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris. Il ne perdit pas pour autant son goût du

voyage et nous le voyons bientôt visiter l'Orient puis l'Algérie où son frère était général. Au printemps de 1849, Marmier s'embarquait pour l'Amérique. Après avoir visité les États-Unis, il se dirigea vers le Canada, parcourut la plupart de nos villes intéressantes. Ses ouvrages renferment de très belles pages sur Québec en particulier, qui le retint plusieurs semaines. En quittant le Canada, Marmier se rendit en Louisiane, puis à Cuba et en Amérique Centrale. Marmier a publié de nombreuses traductions d'ouvrages allemands, des romans, des livres de poésie, des légendes et des récits de voyages. Admis à l'Académie Française en 1870, pour succéder à M. de Pongerville, Xavier Marmier n'oublia jamais ses amis les Canadiens français et il était toujours heureux de les recevoir dans son appartement de la rue du Bac, à Paris. C'est là qu'il mourut le 11 octobre 1892.

A handwritten signature in black ink, reading "Xavier Marmier". The signature is written in a cursive style with a large, sweeping initial 'X' and a long, horizontal stroke at the end.